

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



Roger Duhamel (1916-1985)

André Renaud

Numéro 40, hiver 1985–1986

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/40128ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Jumonville

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Renaud, A. (1985). Roger Duhamel (1916-1985). *Lettres québécoises*, (40), 10–11.

Tous droits réservés © Productions Valmont et Éditions Jumonville, 1985

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

Mathieu lisait sans arrêt, retenait tout, était drôle, connaissait le français comme pas un. Son côté intelligemment cabotin, dont il était le premier à se moquer, lui servait dans une profession moins éloignée qu'on ne le croit généralement du spectacle. C'est de cette époque de Saint-Hyacinthe que nous primes l'habitude de correspondre régulièrement. Ses lettres, toujours superbement écrites, contenaient des listes commentées de lectures et relataient des bonheurs ou des ratés d'écriture.

Alors que je peinais sur un roman que jamais je ne terminai, Mathieu m'annonça un jour dans une lettre qu'un manuscrit dont il était l'auteur avait été accepté par un éditeur. C'est en 1960 que vit le jour *Vingt petits écrits ou le Mirliton rococo*. Les Éditions d'Orphée nous proposaient là un petit livre merveilleux qui n'a pas d'équivalent dans toute la littérature québécoise. Les textes qui le composent sont brefs, intelligents, ciselés, précis. L'argument est souvent mince, et c'est justement cette minceur qui permet à Mathieu de briller. Baroque avec classe, snob et se jouant de ce travers, il multiplie les clins d'oeil. Et en prime à ceux qui savent ne pas trop être éblouis par la virtuosité sans faille de l'auteur, une détresse totale qui apparaît en un éclair.

Ces conversations que nous poursuivions, par lettres ou autrement, faisaient

de plus en plus de place au roman. En 1963, le concours du Prix du Cercle du Livre de France — qui avait alors beaucoup plus d'importance que maintenant — nous rendit compétiteurs. *Simone en déroute* faillit être couronné, cette année-là, Louise Maheux-Forcier l'emportant de justesse avec *Amadou*. En troisième ou quatrième place, je ne me souviens plus, un roman dont j'étais l'auteur, *Une suprême discrétion*, que je n'osais pas même alors placer sur le même pied que le roman de mon ami. *Simone en déroute* raconte sur le mode ironique et loufoque la passion trouble qui lie une bourgeoise vieillissante et catholique à son jeune chauffeur italien. La première partie du livre s'appelle *l'Empire*, la seconde *les Invasions barbares*, la troisième *le Bas-Empire*, le dernier *la Chute*. L'action se déroule dans un Québec qui depuis s'est défilé, où le Clergé n'avait pas qu'une petite influence. Pourtant nous pouvons lire ce roman en 1985 sans faire d'ajustement. Il n'a pas une ride.

En 1965, *la Mort Exquise* parut aux éditions du Cercle du Livre de France. Alors qu'on assiste aujourd'hui au Québec à une renaissance de la nouvelle, il ne serait pas indifférent de lire ou de relire ces sept nouvelles de Mathieu. Le ton n'est plus le même. On dirait qu'une brisure s'est accomplie. L'humour raffiné du *Mirliton rococo* et la verve de *Simone en déroute* ont cédé le pas à un

certain désarroi. Mathieu n'était pas homme ni écrivain à s'épancher trop librement. Secret sur tous les plans, il multipliait dans ce livre magique les signes de désespoir. Il y parle constamment de mort, de vie avortée. C'est la culture et la sensualité qui empêchent ses personnages de crever irrémédiablement. L'écriture de ces nouvelles est d'une perfection toute classique que viennent tamiser les élans borgésiens.

Je n'ai pas à faire état ici de la douleur que j'ai ressentie à la mort de Claude Mathieu. En partant si tôt, il m'a laissé désemparé. Dans une certaine mesure, je me retrouve adolescent encore, cherchant chez l'aîné un réconfort teinté d'admiration. Mais je ne veux parler ici que de l'écrivain. Selon moi, il a été victime d'une grave injustice. Il suffit de lire ses livres et de se rappeler certains autres à haute voix célébrés pour se dire qu'on a été bien léger à son endroit. Un écrivain ne publie pas depuis vingt ans, un écrivain ne se mêle pas de la vie littéraire, la belle affaire! Je continuerai à n'avoir que du mépris pour les critiques et professeurs qui vivent des livres d'ici et qui se paient le luxe d'être distraits. Il faut qu'on lise Claude Mathieu. Qu'il se soit tu pendant les vingt dernières années de sa vie ne regarde que lui. L'idée d'une réédition ne me déplairait vraiment pas. □

Gilles Archambault

Hommage

Roger Duhamel

(1916-1985)

La dernière fois que nous avons travaillé ensemble, c'était il y a deux ans, au Château Laurier, dans les studios de la radio de Radio-Canada. Nous devions mettre en boîte deux émissions littéraires où il était question de Claire Martin et de Jean Simard, s'il m'en souvient.

Roger Duhamel était venu directement de Montréal, alerte et vif, bien documenté, avec quelques petits bouts de papier dans sa poche, comme aide-

mémoire. Lorsque nous fûmes installés dans la cellule de verre mi-obscur qui sert de studio d'enregistrement, il me dit qu'il allait m'indiquer d'un geste de la main l'instant où prendrait fin chacune des réponses aux questions que je devais lui poser, «afin, dit-il, qu'il vous soit plus facile de préparer votre question suivante et d'enchaîner le plus naturellement du monde».

Sa première réponse vint spontanément, comme s'il avait dû la répéter à plusieurs reprises; le verbe coulait d'abondance, suivait une logique rigoureuse, tout en se permettant images et renvois, comparaisons et métaphores qui, entre autres, sont les qualités qui caractérisent l'honnête homme. Puis, lorsque vint le moment de s'interrompre, et comme il l'avait promis, je vis Roger Duhamel lever la main bien haute au-

dessus de la tête, et, marquant ainsi le début de la dernière proposition, sa main commença à descendre lentement, au rythme même de la phrase. La main marqua une virgule, puis, toujours descendante, elle vint s'arrêter immobile sur le point final, comme la main du chef d'orchestre, sur la dernière note d'une oeuvre bien exécutée.

Il y a deux semaines, lorsque la radio m'apprit sa mort, c'est ce souvenir qui me traversa l'esprit. Je revis l'homme tel qu'il s'était présenté, ce jour-là et tel qu'en lui-même, souriant et enthousiaste, conscient de sa culture et de ses connaissances, heureux de les partager, avec assurance mais sans ostentation. Je pense qu'il avait appris, comme plusieurs de ses contemporains, qu'une des plus grandes forces de l'être humain se trouve dans la puissance avec laquelle il apprend à manier la parole. En cela héritier de Socrate, imbu de l'esprit et de la philosophie des civilisations gréco-romaines, marqué par l'histoire et la civilisation françaises, il faisait partie de l'avant-dernière génération des étudiants canadiens-français du cours classique.

Tout le lie d'ailleurs à son époque. Après ses débuts auprès du maire Camilien Houde de Montréal, Roger Duhamel entreprend une carrière de journaliste et d'écrivain qu'il n'abandonnera plus jamais jusqu'au jour même de sa mort. On est étonné par la diversité des champs qu'il a parcourus, depuis la politique, l'histoire et la littérature en passant par l'essai, la critique littéraire et l'écriture radiodiffusée. Il aimait à parler aujourd'hui de Montaigne et demain, des plus belles pages des lettres du Canada français. Si les oeuvres des romantiques du dix-neuvième siècle continuaient de l'attirer, il ne dédaigna pas pour autant les toutes nouvelles possibilités d'expression et d'épanouissement que pouvaient offrir les langages nouveaux du vingtième siècle, comme celui de la télévision, par exemple.

C'est un homme qui, toute sa vie, est demeuré attaché à ce qu'il croyait être les valeurs les mieux enracinées et les plus durables de la civilisation, qui a voulu contribuer à l'évolution de son peuple et qui ne semblait pas craindre pour le devenir de la nation, lui qui, ancien ambassadeur de L'État fédéral n'a pas hésité à faire connaître son intention de voter dans l'affirmative au référendum de triste mémoire.



Roger Duhamel

Photo: J.-Y. Létourneau

Il pourrait sembler que nous sommes devant une existence paradoxale. Pourtant s'il y a d'étranges mouvements dans la vie de cet homme, s'il y a là des moments où nous nous demandons ce qu'il visait, il y a une belle unité qui se manifeste dans la recherche constante de la culture pour ce qu'elle est dans l'absolu et pour ce qu'elle représente, d'une façon plus concrète, dans le destin particulier et souventes fois périlleux d'un petit peuple qui n'en finit plus de se demander s'il pourra bien vivre un jour.

Maintenant que nous entreprenons de regarder sa vie et son oeuvre à rebours, la première chose qui frappe, c'est le goût qu'il avait, ou plutôt la volonté persévérante, de dire, d'écrire, de s'exprimer publiquement, de diffuser sa pensée par la voie des journaux, par la voie des livres, de la radio, de la télévision. C'est ainsi que l'on pourrait dire qu'il appartient à la première génération d'intellectuels laïcs qui osèrent, en dehors de la politique partisane, réclamer pour eux et pour les autres les choses qui paraissent fondamentales au devenir d'une nation. Avant eux, les curés parlaient beaucoup, parfois à bon escient, de même que les hommes politiques, souvent à tort et à travers.

Instruits, bons lecteurs, capables de réflexion et de critique, ceux de la génération de Roger Duhamel ont appris la puissance de la parole bien articulée et les effets bénéfiques d'une action menée

avec rigueur et constance. Ces personnes-là n'ont pas toujours fait l'accord sur les moyens à prendre pour favoriser l'émancipation du peuple québécois, le faire passer de la paysannerie à l'urbanité, le faire naître au vingtième siècle et à des réalités nouvelles, à de nouvelles exigences aussi. D'ailleurs il est bon qu'il n'y ait pas toujours eu unanimité des points de vue et des objectifs. Cela a donné lieu, dans les journaux par exemple, je ne dirais pas à une pluralité des doctrines, mais à une diversité qui a permis de voir se dessiner ici, entre les conservateurs et les libéraux, entre les religieux et les laïcs, entre le patronat et le syndicat, entre les fédéralistes et les souverainistes des différences nettes. Sans ces hommes de parole, je ne sais pas où nous en serions, mais je sais que la Révolution tranquille n'aurait pas eu lieu.

Nulle part où il allait Roger Duhamel ne passait inaperçu: sa voix au timbre particulièrement sonore et son rire généreux attiraient. Il se faisait souvent un cercle autour de lui où l'on discutait avec sérieux mais où l'on riait toujours beaucoup. C'est une qualité rare que de savoir marier l'humour à la philosophie. Cela remonte à Montaigne, je crois. Dès lors on comprend que Roger Duhamel ait consacré un de ses livres à cet auteur du seizième siècle français.

André Renaud